

Programme

Mardi 19 avril (uni-bastions, salle B106)

17h00 **Mot des organisateurs**

17h15 JEAN WIRTH, *Hortus conclusus*

Mercredi 20 avril 2011, Société de lecture (Grand Rue 11, Genève)

9h00 **Accueil**

9h15 PHILIPPE BORGEAUD, *Sagesses de jardiniers*.

Clôturé ou simplement retiré, le jardin gréco-romain peut apparaître en littérature, comme un lieu où habitent l'enthousiasme venu des dieux et la philosophie, ou simplement la liberté de pensée. Que faire de ce lien entre culte et espace profane de culture, ou au contraire de cette distinction entre un décor rituel et ce qui s'y rend visible ?

10h00 DAVID BOUVIER, *Qui habite au fond du jardin ? Remarques sur le pouvoir enchanteur de quelques jardins grecs*.

La poésie grecque archaïque est riche de jardins enchanteurs, souvent au bout du monde. Mais le héros grec se méfie de la magie de ces jardins divins. Il sait leur ambiguïté, leurs liens secrets avec Éros et Thanatos. Il sait le danger à vouloir cueillir quelque narcisse ou goûter au fruit du *lotos*. Il découvre l'envers de la prairie fleurie de l'Île des Sirènes : un rivage jonché d'ossements et de chaires putréfiées. Bien après Ulysse, Socrate, dans le *Phèdre*, évoque à son tour le danger inattendu du plus agréable des carrés d'herbe.

10h45 **Pause**

11h00 PHILIPPE MATTHEY, *Les pommes d'amour des Hespérides*.

Les Hespérides au chant sonore habitent aux confins du monde, dans un jardin que seuls les héros et les dieux sont susceptibles d'atteindre. Cette communication propose d'étudier de plus près la configuration de ce lieu particulier parmi tant d'autres qui, dans la géographie mythique grecque, marquent les limites de la terre connue, entre Îles des Bienheureux et pays des Hyperboréens. Elle envisage de s'intéresser surtout aux fameuses « pommes d'or » gardées par un dragon dans ce même jardin, du rôle qu'elles jouent dans l'imaginaire grec et des influences que les Hespérides ont pu exercer sur d'autres géographies mythiques, notamment chrétiennes.

11h45 ANNE-FRANÇOISE JACCOTTET, *Paradis, création littéraire et conception du sacré : le jardin merveilleux de Dionysophanès dans les Pastorales de Longos*.

Au début du quatrième livre des Pastorales, Longos suspend le récit de l'action en introduisant la description du parc (*paradeisos*) de Dionysophanès. Ce domaine merveilleux, fermé sur lui-même, dont le raffinement extrême repose sur les rapports complémentaires et ambigus de *physis* et *technè*, contient en son centre exact un sanctuaire dionysiaque dont Longos mentionne les peintures. Tout ce passage révèle une construction littéraire subtile et omniprésente : cette ekphrasis joue un rôle de pivot dans le récit avant la précipitation des reconnaissances et du dénouement ; elle fait écho à l'ekphrasis qu'est le roman lui-même (cf. le tableau du prologue dont le roman est l'antigraphe) ; la description du parc est rédigée comme une mimesis ; les tableaux du sanctuaire bachique reprennent les thèmes principaux du roman en double allusion au tableau initial (naissances problématiques, abandons d'enfants, pirates et autres violences). Se posent alors plusieurs questions : quelle tradition ou quel arrière-fond culturel peut-on reconstruire derrière l'utilisation littéraire du jardin merveilleux ? Quels rapports entre jardin et sanctuaire ? Comment comprendre les liens qu'entretient, dans l'imaginaire, le jardin avec la création, littéraire en l'occurrence ?

12h30 **Repas**

14h15 YOURI VOLOKHINE, *Jardins de palais et de temples. Réflexions sur quelques « mondes clos » à partir de l'exemple égyptien*.

L'espace du jardin en Égypte ancienne est susceptible de nombreuses déclinaisons. Nous nous arrêterons surtout sur les liens entretenus entre ces espaces, réels et virtuels, et l'idéologie royale. Le goût des pharaons pour l'espace suave et parfumé des jardins témoigne de cette vision d'un monde ordonné et normé abondamment travaillée par la pensée égyptienne. Le « lieu de plaisir » des dieux (*set sekhemekh-ib*), les terres parfumées de l'Orient, sont en effet susceptibles d'être transposées et véritablement replantées sur les bords du Nil, à défaut d'être sculptées dans la pierre. Un monde délicieux, dans l'espace protégé des palais et des temples : un monde clos.

15h00 FRANÇOIS VOEGELI, *Les jardins indiens : de l'austérité à l'abondance ?*

Le thème du jardin dans le monde indien apparaît pour ainsi dire tout fait dans la littérature épique – Mahābhārata et Rāmāyana, où abondent entre autres les descriptions des ermitages (*āśrama*) à la végétation luxuriante – et dans les sources bouddhiques – notamment les parcs privés dans lesquels le Buddha enseignait et prêchait – alors qu'il est presque absent de la littérature religieuse la plus ancienne de l'Inde, celle qui accompagne le culte védique. Et pourtant, les Upaniṣad mettent fréquemment en scène des débats entre sages et rois qui auraient parfaitement pu se tenir dans les jardins des palais de ces derniers. Les textes classiques attribuent aussi des jardins particuliers à un dieu majeur du panthéon védique, Indra, alors que les sources védiques le privent obstinément d'un tel lieu de plaisance. On s'étonne aussi de la quasi absence d'un terme désignant sans ambiguïté le jardin dans le sanscrit védique, alors que le sanscrit

classique abonde en synonymes qui, pour la plupart, évoquent le caractère agréable de l'endroit. Se pourrait-il alors que les fidèles de la religion védique ne vécussent que dans l'austérité et le recueillement ? Il est permis d'en douter au vu des descriptions de certains sacrifices grandioses que l'on trouve dans les sources védiques, et qui requéraient la participation du souverain et de la masse de ses sujets. Dans notre intervention nous tenterons de comprendre pourquoi le thème du jardin apparaît si soudainement dans la littérature sanscrite et nous verrons si cet avènement a un rapport avec un phénomène récemment mis à jour par l'archéologie et qu'on a appelé la « seconde urbanisation » du sous-continent indien.

15h45 **Pause**

16h00 FRANÇOIS MACÉ, *Jardins japonais : Entre religion et plaisirs, nature et artifice*.

Lorsqu'au début du XX^e siècle on construisit un sanctuaire pour vénérer l'empereur Meiji, on planta en plein centre de Tôkyô une véritable forêt. Assez significativement les sanctuaires shintô sont presque toujours entourés d'arbres souvent vénérables, mais on ne considère pas leurs enceintes comme des jardins. On les considère comme des parties d'une forêt naturelle. À l'inverse, certains sanctuaires ont conservé des espaces complètement vides que l'on ne doit pas fouler. Ce sont les lieux où descendent les dieux. Ils correspondent probablement à une des acceptions du mot désignant le jardin en japonais. En effet, le terme le plus courant pour désigner le jardin, *nima*, appartient au plus ancien fond de la langue japonaise. Mais son sens a évolué. Dans les premières mentions, *nima* désigne un lieu dédié à une activité, notamment à des pratiques religieuses comme dans les expressions *sanima* ou *yunima*. Les premiers monastères bouddhiques au Japon ne semblent pas avoir cultivé l'art du jardin. Celui-ci se développa dans les milieux aristocratiques. C'est la beauté qui importe. On recrée dans le jardin un ou des paysages avec des éléments obligés, la rivière, l'étang, une colline, si possible une cascade. Le jardin pour l'aristocratie est le lieu des cérémonies et des divertissements. On y compose des poèmes, y écoute de la musique. On y joue au ballon ou regarde des courses de chevaux. À partir du XI^e siècle, avec la montée de l'amidisme, certaines de ces résidences furent transformées en monastères. Leurs jardins changèrent de signification. Ils devinrent une préfiguration de la Terre pure d'Amida. Depuis lors, bouddhisme et jardin vont être inextricablement liés. Quand le Thé prit son autonomie à la fin du XVI^e siècle pour devenir une cérémonie non religieuse, il développa un nouvel art du jardin. Celui-ci était conçu comme un chemin qui mène à la salle de dégustation. Ces jardins-chemins, simples antichambres à la salle de thé vont pourtant donner les éléments les plus connus du décor des jardins japonais : palissades de bambou, chemin de pierres inégales, lanternes de pierre. On les retrouve dans un nouveau genre de jardin apparu au XVII^e siècle, celui des résidences seigneuriales, les jardins des *daimyô* auxquels on peut rattacher les jardins impériaux de la même période comme ceux des villas de Katsura ou de Shugakuin. Ce sont des jardins où l'on se promène. Ils sont construits pour qu'à chaque détour du chemin, on découvre une nouvelle perspective. On y retrouve les allusions aux paysages célèbres. Ils sont aussi souvent conçus pour emprunter le paysage naturel dans lequel ils se situent.

16h45 ALINE SCHLAEPFER & MARION UHLIG, *Paradis artificiels : le jardin du Vieux de la Montagne dans quelques textes médiévaux arabes et français*.

L'histoire de la forteresse d'Alamut a été largement diffusée dans les traditions littéraires médiévales. Les textes témoignent de la profonde fascination que le maître des lieux, dit le Vieux de la Montagne, a exercée sur les voyageurs occidentaux et orientaux entre le XIII^e et le XV^e siècle. Ils racontent les origines de l'ordre des « Assassins » ou des « Haschischins » : drogués, les membres de la secte étaient conduits dans un jardin luxurieux où ils se divertissaient en compagnie de belles jeunes femmes ; plus tard, revenus à eux, ils croyaient avoir connu le paradis et acceptaient de s'enrôler comme combattants sans crainte de mourir. Si les récits français et latins qui rapportent ces aventures puisent à l'évidence à des sources orientales, il a été démontré que les textes arabes se sont eux aussi inspirés de la tradition occidentale. À travers quelques témoins arabes et français, cette intervention se propose d'envisager le jardin d'Alamut en examinant le mouvement de va-et-vient entre Orient et Occident qui en caractérise les représentations.

Jeudi 21 avril, Société de lecture (Grand Rue 11, Genève)

9h00 **Accueil**

9h15 ANNE-CAROLINE RENDU LOISEL, *Images du jardin en Mésopotamie ancienne*.

Apparaissant dès la fin du 4^e millénaire av. n. è., l'idéogramme sumérien pour « jardin » (ĝiš.kiri6) représente un terrain d'où sortent des plantes. Rendu possible par l'irrigation, le jardin se présente en Mésopotamie comme un espace clos, contrôlé par l'homme, où se mêlent les essences de plantes et d'arbres les plus diverses. Que ce soit par la végétation ou les animaux qui le fréquentent, le jardin s'oppose à la steppe, désertique, sauvage et démoniaque, lieu où on laisse sa plainte et sa lamentation funèbre s'exhaler. Dans le mythe sumérien Inana et Sukaletuda, le jardin se présente comme un lieu agréable et ombragé grâce au palmier et au peuplier, plantés (indirectement) par le dieu Enki/Ea pour le premier, et par le jardinier humain Sukaletuda pour le second. Dans la littérature, le jardin reste un lieu de repos, un cadre idyllique, également associé aux ébats amoureux. Les sources cunéiformes sur l'aménagement des jardins royaux deviennent abondantes dès la fin du 2^e millénaire av. n. è. Les rois assyriens ont cherché à recréer dans leur palais un espace naturel irrigué, un cadre idyllique et d'agrément par excellence. La présente communication s'intéressera aux constructions culturelles sur ces espaces façonnés faussement naturels telle qu'elles apparaissent dans la littérature cunéiforme.

10h00 THOMAS RÔMER, *Du jardin d'Éden au jardin du Cantique des Cantiques.*

Nous nous proposerons ici une enquête visant à comparer les images du jardin dans le livre de la Genèse (Gn 2-3) et dans le Cantique des Cantiques. Dans ce parcours, nous aborderons la question des influences mésopotamiennes, mais aussi de l'idéologie royale que véhiculent ces images. Nous serons également amenés à aborder le thème du « mariage sacré ».

10h45 *Pause*

11h00 CHRISTOPHE BATSCH, *Le sexe du jardinier : quelques spéculations des Anciens sur un Adam « mâle et femelle ».*

Les récits de la création de l'homme dans la Genèse ont toujours donné lieu à des exégèses à portée anthropologique (qu'est-ce qu'un homme ?) et/ou théologique (quel lien entre l'homme et son Créateur ?). Gilbert Dahan, *inter alia*, en a montré toute la richesse pour l'époque du christianisme médiéval (Revue d'études augustiniennes 38, 1992, pp. 124-153). Deux versets retiendront particulièrement notre attention : Gn 1, 27 et Gn 5, 2 décrivent l'un et l'autre la création d'un être humain, d'un Adam primitif dont le genre ne paraît pas encore fixé : « mâle et femelle Il le créa ». Le jardin d'Éden aurait donc d'abord été confié à un(e) maître(sse) bisexué(e). Nous tâcherons d'identifier les traces de la tradition exégétique juive ancienne ayant déduit de ces versets l'existence d'une humanité primitive complète et donc androgyne ; et de mesurer les conséquences anthropologiques et sociales qui furent tirées de cette théorie. Un intérêt de cette tradition est de paraître attestée aussi bien dans le judaïsme hellénistique (Philon) que dans le judaïsme rabbinique (Talmud) et peut-être encore, de façon plus inattendue, dans le judéo-christianisme primitif (Matthieu et Marc). En tout cas, les exégètes chrétiens du Moyen-Âge semblent encore la connaître, qui la combattent systématiquement.

11h45 SERGEY MINOV, *The Glorious Mountain : Images of Paradise in Syriac Christian tradition.*

In my presentation I would like to discuss how a distinctive picture of Paradise was developed in Syriac Christian tradition during Late Antiquity (basing myself, primarily, on such authors and works as Ephrem the Syrian, the Book of Steps, Jacob of Serugh and the Cave of Treasures). I will deal with two main themes that help us to bring into focus different cultural backgrounds that influenced Syriac Christians, as they reworked and adapted the biblical tradition of the Garden of Eden. One such theme to be considered is the representation of Paradise as a cosmic mountain, attested in a number of Syriac sources, beginning with Ephrem. This striking image, resulting from merging of biblical concepts (cf. Ez 28) with some indigenous Iranian ideas, was a unique product of the Syriac Christian tradition. In addition to that, the notion of Paradise as the sacred place, where angelic liturgy is constantly performed, will be discussed. This imagery is rooted in the Second Temple Jewish ideas about the Garden of Eden as the Temple-like location. Together with another post-biblical Jewish idea of angelomorphic humanity, this concept played a crucial role in development of a profoundly ascetical vision of Paradise, characteristic for Syriac Christianity.

12h30 *Repas*

14h15 NICOLAS MEYLAN, *Asgard, ou les frontières de la société.*

Dans cette contribution, je me propose de regarder un ensemble de représentations identitaires du monde scandinave médiéval, liées par leur recours à la notion d'enclos. Le *garðr*, mot que l'on retrouve dans l'anglais *yard*, sert aussi bien à qualifier l'enclos d'une ferme islandaise, que les limites, dans la mythologie préchrétiennes, aussi bien du monde des dieux, que de celui des êtres humains et encore des monstres. Je m'intéresserai en particulier à la nature défensive de ces représentations et aux conséquences que cela put avoir sur la construction des identités scandinaves du XIII^e siècle.

15h00 IOANA BALGRADEAN, *Jardins et translatio dans la littérature médiévale.*

À travers la lecture d'un choix de textes médiévaux, cette communication se propose d'explorer le rapport complexe et spécifique que ceux-ci établissent entre le jardin, la vision en tant qu'expérience singulière d'un espace où des mondes possibles deviennent perceptibles, et la *translatio*/métaphore. Il s'agira de comprendre ce rapport comme le lieu d'émergence de nouvelles formes, et d'élucider les diverses logiques (éthiques, esthétiques, etc.) qui sous-tendent la figuration en tant qu'acte qui rend compte d'une nécessité anthropologique fondamentale.

15h45 *Pause*

16h00 FRÉDÉRIC ELSIG, *L'iconographie profane de l'hortus conclusus.*

Associé au paradis de la Genèse et au jardin du Cantique des Cantiques, le motif de l'*hortus conclusus* est fréquemment utilisé dans l'iconographie religieuse comme emblème marial. Transposé dans le répertoire profane, il métaphorise la virginité de la femme désirée, en jouant constamment sur la tension entre ouverture et fermeture, comme en témoignent les nombreuses illustrations du *Roman de la Rose*. Mais il peut aussi assumer une signification politique, que l'on observe dans les illustrations du *Songe du Verger* ou dans le thème du *Jardin de France*. Notre contribution se propose d'en comprendre la genèse et le développement entre le XIV^e et le début du XVI^e siècle.

17h00 *Discussion générale*

Mondes clos. Cultures et jardins

Rencontre organisée par l'Unité d'histoire des religions (Université de Genève), avec la collaboration d'Asdiwal, revue genevoise d'anthropologie et d'histoire des religions et le soutien du Département de l'instruction publique



Genève, les 19, 20 et 21 avril 2011

Le mythe biblique veut que l'homme ait d'abord été créé dans un jardin. Un dieu jardinier façonne l'homme à son image, afin que celui-ci prenne soin du primordial verger. Chez les Perses également, le monde a d'abord été paradis, jardin clôturé, ordonné, parfait. La condition humaine découle de l'arrachement de l'homme à ce premier terreau. Dès lors il n'a de cesse d'en repenser la perfection, et de reproduire de ses mains autant de paradis en miniatures. Le jardin est un espace fermé, protégé, qui peut être maîtrisé, et soumis au besoin humain de s'approprier le monde et de le dominer. La réduction ultime, qui colorie nos villes, en est la plante en pot sur un balcon fleuri. Le jardin est maquette d'un univers idéal. Comme la maquette, dont Claude Lévi-Strauss disait qu'elle suit le principe directeur de toute œuvre d'art, le jardin, alliant l'agrément à la maîtrise ordonnée d'un monde protégé et encadré, est « œuvre d'art ». Et sa fragilité en est la clé. Il s'agira, dans le cadre de ces journées d'étude, de chercher à aborder, à travers différents contextes aussi bien culturels qu'historiques, comment l'homme pense ce jardin – fut-il Éden originel ou paysage à l'anglaise – et exprime par là une vision du monde, de la nature et de la culture, et de sa propre place dans l'agencement qu'il en fait.